

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 11 (1936-1937)
Heft: 30

Artikel: Les Théophiliens à Lausanne 21 et 22 décembre 1936
Autor: Aebischer, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Théophiliens à Lausanne

21 et 22 décembre 1936

Ce n'est que justice de remercier et de féliciter les Etudes de Lettres d'avoir attiré à Lausanne les « Théophiliens » qui ont joué, devant un public très nombreux, le *Miracle de Théophile* de Rutebœuf et le *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle. Cette représentation sortait de l'ordinaire, puisqu'elle mettait sous nos yeux, intéressés toujours sinon toujours charmés, deux œuvres de ce théâtre français du moyen âge qu'on ne connaît guère que théoriquement, à l'exception peut-être de quelques adaptations, plus ou moins heureuses, pour collèges ou patronages, du *Pathelin* ou de la *Farce du Cuvier*.

Remarquer que la modernisation, par M. Gustave Cohen, des œuvres de nos deux trouvères est d'une valeur tout autre que celles-là serait une naïveté et une incongruité : la savant et spirituel auteur de la *Mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge* ne pouvait nous donner que des adaptations parfaites, tant comme texte que comme mise en scène, des deux pièces jouées. C'est dire que tout était disposé pour qu'elles pussent rendre le maximum, et toucher les spectateurs autant que faire se pouvait.

Oserais-je ajouter que M. Cohen et sa troupe ont mis dans le *Théophile* plus d'art encore, peut-être, que Rutebœuf lui-même ? Si le moindre geste, la moindre sarabande des diables trouve sa justification dans les miniatures et les bas-reliefs des églises, qui nous ont gardé des traces de la mise en scène du théâtre médiéval, je croirais volontiers que la scène muette où Théophile, après avoir exalté sa rancune et sa haine contre ses administrés, passe peu à peu à la réflexion, au regret, au repentir, au désespoir et à l'espoir, en réfléchis-

sant à l'acte insensé qu'il a commis lorsqu'il vendit son âme au diable, scène muette, pour nous non seulement très belle, mais nécessaire ; je croirais volontiers, dis-je, que cette scène était moins indispensable, ou même ne l'était pas du tout, pour le public du temps, qui connaissait dans tous ses détails cette légende « mise par personnages », développée souvent par les prédicateurs, et matérialisée par les verriers et les sculpteurs. Et, au surplus, il ne se choquait pas, y étant habitué, des sautes brusques dans les caractères, du passage sans transition d'une scène dramatique à une scène comique : le public d'alors allait au théâtre avec une dose d'imagination bien plus forte que de nos jours.

Mais cela n'est pas une critique. Cette extériorisation des sentiments de Théophile est une adaptation, elle aussi, de même que les coupures effectuées par M. Cohen dans le *Jeu de Robin et Marion*. Car s'il est vrai que ma sympathie pour le *Théophile* a grandi en le voyant à la scène, on me permettra d'avouer que mon admiration pour ce qu'on est convenu d'appeler le premier opéra-comique français en a plutôt souffert. Sans que je veuille rien dire de la musique, qui est bien ennuyeuse, je confesse que le texte de la pièce elle-même m'a paru, à la représentation, d'un décousu qui ne ressort pas autant à la lecture. Si la première partie se tient encore, grâce au personnage central du chevalier, le reste se traîne, et se traîne dans la vulgarité. Je ne doute pas, du reste, que les chevaliers français qui, à Naples, trompaient leur *Heimweh* en assistant à *Robin et Marion* aient été fort égayés en voyant nos bergers « saucissonner » au coin d'un bois et se divertir au jeu des Rois et des Reines, en regardant les danses qui terminent la pièce, en écoutant les saillies de Robin — le vers d'*Audigier* qu'il déclame étant, il faut le dire, un peu moins style Cambronne dans l'original que dans l'adaptation ; — mais ce plaisir, je doute que nous l'ayons encore. C'est là, à mon sentiment, du folklore qui fait long feu, produit d'un esprit peu fécond en inventions, dont le terre-à-terre s'affirme d'ailleurs aussi dans le *Jeu de la Feuillée*.

Au contraire, bien que telle ou telle scène du *Miracle de Théophile* puisse paraître trop schématisée — celle par exemple où, après avoir repris sa charge, le protagoniste met en pratique les conseils de Satan, de répondre « orgueil et félonie » si quelqu'un s'humilie devant lui, en maltraitant ses compagnons Pierre et Thomas — l'ensemble gagne à la représentation. Il n'est pas jusqu'à la première prière à la Vierge, à cette prière en alexandrins qui évoquent nécessairement, à la lecture, la grâce pénible et ampoulée des Grands Rhétoriciens, qui ne semble à l'audition plus légère, plus fine et surtout plus émouvante et plus vraie. Nous nous sentons, je crois, plus en communion avec l'art de Rutebœuf qu'avec celui d'Adam de la Halle, qui traite une série de sujets que reprendront plus tard ses presque compatriotes, les peintres de genre flamands.

Avouerais-je que, somme toute, la hausse de mes sentiments à l'égard de *Théophile* ne compense pas la baisse que j'enregistre en ce qui concerne *Robin et Marion*? Si intéressante et si louable que soit l'initiative de M. Cohen et de sa troupe, qui ont eu le mérite de redonner la vie à ces pièces du vieux théâtre français, je crains fort qu'elle ne réussisse, en fin de compte, qu'à en faire sentir surtout les points faibles, à nous permettre de saisir, de toucher du doigt sa gaucherie, sa naïve imperfection. C'est un art qui se cherche, un théâtre qui se forme ; il est en plein dans l'âge ingrat : quand on l'aperçoit de loin, ou sous le voile de la lecture, on croit entrevoir un joli minois. Mais, de près, ce visage vous apparaît informe encore, et couvert d'acné.

Paul AEBISCHER.
